

Orion Scohy

Norma Ramón

**ORION
SCOHY**

P.O.L

Extrait de la publication

Norma Ramón

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

VOLUME, 2005

Orion Scohy

Norma Ramón

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2008
ISBN : 978-2-84682-254-1
www.pol-editeur.fr

Ceci n'est pas un roman d'amour. Non. Ni noir, ni policier. D'épouvante ou à l'eau de rose : ni non plus. Entre ces lignes, on ne trouvera pas davantage de clés que de serrures. Comique, de SF, initiatique, picaresque ? Non, non. À la limite, il pourrait s'agir d'un *rôle mouvie* (à pied et sur papier) inspiré d'une histoire fausse, mais, définitivement, ceci non non non n'est pas un roman

Merde à celui qui le lit (Anonyme)

L'homme et le monde sont l'un pour l'autre des produits toxiques. (Philip K. Dick)

Ce que c'est? En fait, des objets. (M. Broodthaers)

Put_{an} d'e_{chi}crie d_e b_{or}de l_a q_{ue}ux ! (O.S.)

Je marchais sur la plage, ou plutôt j'errais en faisant mollement passer le poids de mon corps d'un pied sur l'autre dans un mouvement de balancier itinérant, et je ne contemplais rien de particulier – les mouettes, du goémon ou un cul à demi nu, que nenni : j'étais simplement distrait. Le ciel avait des reflets verdâtres. Je me suis demandé si c'était à cause de la mer/mort. C'est alors que, putain de chierie de bordel à queue de merde, le coup m'est arrivé en pleine poire ou presque – par la droite, et, comme de bien entendu, par surprise. Littéralement cueilli à la pointe du menton, j'ai entendu des petits os craquer, crrr, entre mes vertèbres cervicales, mon oreille et ma mâchoire inférieure, avant d'être arraché à l'attraction terrestre. Or, au moment même où ma tête a ainsi acrimonieuse-

ment croustillé, j'ai compris que c'était le pied nu de Marcello qui m'avait frappé, causant le bruit, la douleur, le vol plané. Je l'ai aussitôt su car l'un des grains de sable transportés par l'hostile voûte plantaire s'était immédiatement invité sous ma langue en passant par ma bouche étonnée (d'ailleurs la surprise cédait déjà sa place à la tuméfaction), sous ma langue où ce solitaire fragment de plage diffusa dans le même instant le goût du pied de Marcello dont il était imprégné, et les papilles transmirent l'information à mon cerveau avant que j'aie pu dire ouf. C'était un peu salé comme goût, parce que Marcello venait de se baigner, et c'était poussiéreux aussi parce que la plage était poussiéreuse, là-bas, au moins aussi poussiéreuse que la mer était marron-vert, et, pour tout dire, c'était marcellien voilà tout. Je n'avais de toute façon pas le temps de me perdre dans ces considérations de second plan, je savais simplement ces choses d'instinct, et j'étais surtout trop occupé à effectuer le vol plané susmentionné. Car mon visage s'élevait maintenant lentement dans les airs, entraînant le reste de mon corps comme la queue d'une comète. Au bout d'un temps indéterminé, notre courbe prit fin dans le même état d'esprit qui l'avait vu commencer : brutalement. Ma face atterrit dans le sable (le verbe *assablir* reste à inventer), ou plutôt elle s'y ficha,

telle une boule de pétanque oblongue. Le crâne douloureux, le nez aux trois quarts enfoui dans la chair meuble de la plage, il me sembla alors que c'était toute la croûte friable de la planète qui se trouvait imprégnée de l'odeur du pied nu de Marcello. Mais je n'eus pas davantage le temps de m'interroger sur ce qui avait motivé le geste de cet imprévisible personnage – je n'ignorais pas que Marcello était coutumier de ces petits actes de fourberie, ce qu'il appelait, lui, ses « fameux trucs pour ne jamais céder à l'endormissement intellectuel (*s'assouplir, ok... mais s'assoupir, jamais!*) ». Je n'en eus donc pas davantage le temps, car ce fut pile à ce moment que se mit à retentir une alarme dont les impulsions stridentes étaient bien trop précipitées pour être celles d'une sirène *normale*, ce qui était le signe que quelque chose de vraiment singulier était en train de survenir : une attaque aérienne (cela expliquait-il les reflets verdâtres et saturnins du plafond/ciel/couvercle?), ou pire, l'ultime explosion atomique, la résolution finale. Je ne voulais pas dégager ma tête archéologique du sable afin d'assister à l'éclosion assez probable d'un champignon nucléaire crevant la ligne d'horizon, au loin là-bas, sur fond de chatoyante et crépusculaire débauche de couleurs ensanglantées. La sirène martelait ses coups mortifères, mais je n'étais pas Ulysse, moi.

Bien sûr, je n'étais pas une autruche non plus. Je compris soudain que la plage était un sablier qu'on venait de retourner. J'ai voulu pleurer. Je ne voulais pas sortir ma tête du sable.

★

Sentir sa langue enfler dans la bouche et le mot *silance*.

★

Allongé sur le côté, je me contentai d'une infime rotation de la tête sur son axe. L'oreiller fit ventouse contre mon oreille, comme s'il cherchait à me retenir en lui, en son milieu de lui, en plein dans son ventre chaud et ouaté. Pressant légèrement du pouce et de l'index mon œil clos, j'obtins une mince ouverture entre mes paupières scellées à la glu somnifère. Je pus ainsi décrypter l'heure verte et fluorescente sur le cadran du radioréveil, lequel était en train de biper à la manière d'un putois hurleur. **05:45**, me beuglèrent à la gueule ses chiffres froids et stygiens. Quel putain de rêve, songeai-je. C'était quoi cette plage? Je ne crois pas aux présages, mais j'étais d'accord pour penser que ce n'est jamais bon signe de se faire casser la figure en plein

sommeil du juste. Déjà que le procédé de l'introduction onirique avec progressive intrusion de la réalité sous forme de sonnerie de réveil est plus que douteux et a été utilisé déjà au moins un million de fois dans l'histoire des histoires de... Et comment s'appelait-il, nom d'un infect étron mordoré, ce mec qui me balançait traîtreusement un coup de 56 mémère en plein visage? Ce type invisible que je connaissais soi-disant par cœur, au point de reconnaître le goût de son pied nu dans ma bouche... N'importe quoi. Vraiment. Un nom latin, peut-être italien... Roberto? Non, je ne connais pas de Roberto. Je me laissai retomber sur l'oreiller. Il faisait froid et humide dans la chambre. Pris en sandwich entre la couette et le matelas, dans ma métaphore je ne jouais pas le rôle de la tranche de jambon : j'étais le beurre : étale, étalé, informe, totalement fondu dans mon environnement immédiat. Je dis cela pour les amateurs de figures de style aussi alimentaires que distinguées. Oui, décidément, ce matin-là, tout augurait mal de tout. Je n'avais aucune envie de sortir de dessous la couette, de m'extirper de mon douillet cocon de nymphe ataraxique. Je préférais tout oublier, me rendormir, effacer ce rêve, ne pas vivre cette journée à venir, oublier, m'extraire, m'abstraire, oublier...

Mais je ne le pouvais pas. Me lever devais. Je. Sinon, le lendemain, au prochain réveil, ce serait encore pire. Peut-être même serais-je mort. Au fond, pouvais-je seulement affirmer que cet état s'avérerait moins supportable que mon actuelle situation? C'est alors que l'odeur âcre de ma propre haleine accumulée au cours de la nuit dans la petite pièce glaciale s'infiltra dans ce que j'appellerais par commodité ma *conscience*, en passant par les diverses fissures (ou *défauts*, ou *solutions de continuité*, ou *interstices* – ne disons pas *orifices*) du visage qui m'est attribué. Soudain, la vie ne fut plus inodore, donc indolore non plus, le sommeil ne reviendrait pas, j'allais me lever. C'est que j'avais une journée à tuer, moi. Enfin, je veux dire que c'était une journée où il me fallait tuer (des gens).

« Ceci n'est pas un roman. » (J'ignore si j'ai réellement entendu cette phrase ou si je l'ai simplement prononcée en me levant. Sans doute était-ce une réminiscence échappée de justesse du cauchemar encore tiède auquel j'espérais mettre un terme irrévocable en rabattant, blanc comme un linge, la couette sur le lit vide. Cette phrase était simplement là. Elle est encore là, et même doublement maintenant :) *Ceci n'est pas un roman.*

Je tournai le bouton, et le son-de-la-radio-dans-la-cuisine fut. Tout au moins se laissa-t-il serviablement émettre pour couvrir le bruit de la chasse d'eau tirée un instant et demi plus tôt. Le son de la radio le matin, c'est quelque chose. J'ignore si cela vient des émissions qu'ils osent mettre sur les ondes à cette heure ou s'il faut incriminer mes oreilles souvent longues à s'essorer de leur hypnotique tétanie, mais c'est un son qui me donne vraiment envie de chialer de la bile, ou peut-être de dégueuler du pus, enfin quelque chose comme ça.

« Tremblement de terre, bla bla bla... », « Sondages, bla bla », « Sarkozy bla ». Après les racailles de banlieue, les raclures de cabinets ministériels (*raclure*, *racaille*, même étymologie), l'ordure gou-

vernementale¹. C'est caricatural, je sais, mais le matin, on est caricatural. Observons notre tête dans le miroir dès le saut du lit et osons soutenir publiquement que nous n'avons pas l'air caricatural, le matin. J'ai sorti du placard le pain acheté la veille. J'ai découpé deux tranches un tantinet trop épaisses pour le grille-pain et j'ai dû les forcer légèrement à entrer dans leurs putains de fentes à griller la mie. Quatorze secondes après, ça s'est mis à sentir le pain brûlé, et ce parfum m'a tartiné un peu de baume au cœur. Je me suis brièvement retrouvé en enfance, quelque part par là-bas, comme toujours. Un aller-retour plus vif qu'une gifle. Les goûts, les odeurs ont ce pouvoir-là, mais je ne suis pas le premier à en faire état, on le sait, puisque Proust, par exemple, Marcel de son prénom... Marcello! Oui, c'était ça, le nom du salopard de karatéka balnéaire qui m'avait envoyé mordre le sable de mon sommeil paradoxal! Je serai les dents. Dans la réalité, je ne connais pas plus de Marcello que d'Alberto ou de Roberto. À part Mastroianni, bien sûr, par écran interposé. Les

1. Ce texte ayant été écrit avant les élections françaises du printemps 2007, il conviendrait de remplacer aujourd'hui les adjectifs *ministériels* et *gouvernementale* respectivement par *élysiens* et *présidentielle*. (Note de Jean-Pion Dumonde, chef de la Censure Internationale.)

tranches de pain sautèrent, et moi je sautai par-dessus, enfin je veux dire que je sursautai. Je m'exprime mal. D'ailleurs, les tranches ne sautèrent pas vraiment, à peine amorcèrent-elles un haussement de sourcils à l'intérieur du grille-pain, leur généreuse largeur les condamnant à rester coincées entre leurs conneries de grilles à pain jusqu'à ce que la main humaine vienne les en délivrer. Je veux bien qu'on me taxe de temps à autre d'obstination, mais elles n'y mettaient pas vraiment du leur non plus. Les tranches. De toute façon, je n'avais pas faim. Je n'ai jamais faim, le matin. Les effluves de pain toasté suffirent à me nourrir. J'étais noué, j'avais mal au ventre. Le bruit de la chasse d'eau ne s'était pas tu depuis deux minutes qu'il fallait déjà que je retourne cagner. Je soupirai. J'en rajoutai même un chouïa en expirant bruyamment tout l'air de mes poumons. Me vider je devais.

Quand je revins dans la cuisine, la radio était encore en train de déblatérer ses âneries. « Incendies criminels bla bla bla bla... », « Nicobla Sarko-bla bla... ». Je ne pense pas que l'on puisse me poursuivre en justice pour avoir affirmé ici haut et fort que Sarkozy suce des pinces géantes de Martiens chaque troisième samedi soir du mois. En tout cas, on ne m'attaquera pas tant que je vis en France

et que j'aurai à répondre de mes affirmations devant la justice des hommes. Pour la justice des dieux, et même pour celle des Martiens, on verra plus tard. Eh bien, donc, je le dis : tous les troisièmes week-ends de chaque mois, Nicolas Sarkozy s'avale goulûment des chibres extraterrestres plus grands que lui, au moins aussi longs que sa langue de caoutchouc (tout le monde sait qu'elle n'est pas de bois mais de l'étoffe dont les semelles d'écrasemerdes – très inoffensif synonyme de *godasses* – sont faites) et il s'enfonce des *zcgzyzzfrükprs* (spécialités martiennes à base de *sflum/ekxj*) si profondément dans le fion qu'il s'en fait saigner les amygdales. Mais ce n'est jamais ce qu'on nous raconte à la radio, nous le savons bien. « La vie sexuelle des personnalités publiques, ce n'est pas notre affaire », rétorquent, la main sur le cœur, tous ces irréprochables et déontologues reporters (de leur autre main, enfouie dans une poche de pantalon ou glissée sous la jupe fendue, ils se branlent frénétiquement et vous jouissent dessus dès qu'ils leur faut prononcer une majuscule.)

Et s'ils aiment (pour prolonger à découvert l'idée exprimée dans la précédente parenthèse) les mots majusculaires, en voici deux ou trois autres : **George W. Bush.** (Est-ce que l'on voit bien les capitales? Oui? Alors allez-y, éjaculez, épanchez-

Achevé d'imprimer sur Roto-Page en avril 2008
par l'Imprimerie Floch à Mayenne

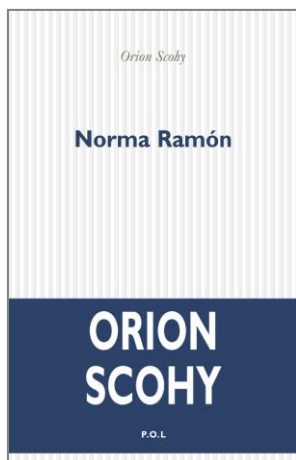
N° d'éditeur : 2045

N° d'édition : 158531

N° d'imprimeur : XXXX

Dépôt légal : mai 2008

Imprimé en France



Orion Scohy
Norma Ramón

Cette édition électronique du livre
Norma Ramón d'ORION SCOHY
a été réalisée le 20 janvier 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en avril 2008 par Floch à Mayenne
(ISBN : 9782846822541)
Code Sodis : N38802 - ISBN : 9782846824804
Numéro d'édition : 158531